

ORIGINE DE CERTAINES LOCUTIONS

UN DROLE DE PISTOLET

Encore une expression que le théâtre a vue naître.

En effet, je lis dans les *Coulisses* :

Tous les pistolets ne partent pas au théâtre : dans les scènes les plus dramatiques, dans les assassinats et dans les duels, il arrive fréquemment que le pistolet qui doit faire une victime fait long feu.

C'est ce qui arriva à Francisque aîné, qui devait tuer son rival dans un mélodrame de l'Ambigu.

Le traître Gaëtano aimait Léonora, que jouait Irma, dont les habitués du boulevard ont longtemps conservé le souvenir. Francisque aîné, un Théobald quelconque, était aimé d'elle et jaloux.

Le rival de Francisque, "était de trop sur la terre" ; il fallait le débarrasser du fardeau de la vie. Francisque n'a rien de mieux à faire que de lui brûler la cervelle ; aussi le convie-t-il à un festin. Gaëtano prend son verre, et au moment où il porte la santé de son hôte, Francisque arme son pistolet et tire. Le pistolet rate.

"Voilà un drôle de pistolet, dit Gaëtano, qui oublie sa réplique et qui prend sa part de l'ilarité de la salle, il te ressemble ; il ne part jamais quand on veut."

A partir de ce jour, cette espèce de dicton devint populaire, et s'employa pour dire d'un homme qu'il est quinteux, bizarre, original et ne veut jamais ce que vous voulez.

PERDRE LA TRAMONTANE

Cette expression vient des marins de la Méditerranée.

Avant l'invention de la boussole, on ne pouvait guère se diriger en mer pendant la nuit qu'en se guidant sur des astres qui occupaient, du moins en apparence, une place fixe dans le ciel.

On avait reconnu cette propriété à la dernière étoile de la queue de la Petite-Ourse, étoile placée sur le prolongement de la droite menée par les deux dernières du Chariot ou Grande-Ourse, et que nous appelons encore aujourd'hui l'étoile polaire, à cause de son voisinage du pôle arctique.

Or, pour les marins de l'Italie, ce point de repère était placé de l'autre côté des Apennins et des Alpes ; c'était par conséquent pour eux l'étoile au delà de la montagne, ce qui, dans leur langue, se disait la *tramontana*, mot que nous avons adopté, après plusieurs variations, sous la forme de *tramontane*.

Jusqu'à l'heureuse invention de Flavio Gioja, qui trouva vers l'année 1362 le moyen de disposer l'aiguille aimantée de manière à satisfaire tous les besoins de la marine, la vue constante de la *tramontane* était en quelque sorte indispensable pour la navigation, et la perte (de vue) de cette étoile mettait les marins dans l'impossibilité de retrouver leur route. Aussi *perdre la tramontane* s'employa-t-il naturellement, au figuré, pour signifier, en parlant de quelqu'un, qu'il ne savait plus où il en était, ce qu'il faisait.

On a dit plus tard *perdre la boussole*, expression toute populaire de la même pensée, empruntée également au vocabulaire nautique.

LA CASQUETTE DU PERE BUGEAUD

L'origine de cette dénomination a été racontée comme il suit par M. le duc d'Aumale, dans son ouvrage intitulé les *Zouaves* :

Une nuit, une seule nuit, leur vigilance (celle des zouaves) fut en défaut, et les réguliers de l'émir, se glissant au milieu de leurs postes, vinrent faire sur le camp une décharge meurtrière. Le feu fut un moment si vif que nos soldats surpris hésitaient à se relever ; il fallut que leurs officiers donnassent l'exemple. Le maréchal Bugeaud était arrivé des premiers ; deux hommes qu'il avait saisis de sa vigoureuse main tombent frappés à mort. Bientôt, cependant, l'ordre se rétablit, les zouaves s'élançant et repoussant l'ennemi. Le combat achevé, le maréchal s'aperçut, à la lueur des feux du bivac, que tout le monde souriait en le regardant : il porte la main à sa tête et reconnaît qu'il est coiffé comme le roi d'Yvetot de Béranger. Il demande aussitôt sa casquette, et mille voix de répéter : "La casquette du maréchal !" Or, cette casquette, un peu originale, excitait depuis longtemps l'attention des soldats. Le lendemain, quand les clairons sonnèrent la marche, le bataillon de zouaves les accompagna chantant en chœur :

As-tu vu
La casquette,
La casquette ?
As-tu vu
La casquette
Du père Bugeaud ?

Depuis ce temps, la fanfare de la marche ne s'appela plus que la *Casquette*, et le maréchal, qui racontait volontiers cette anecdote, disait souvent au clairon de piquet : "Sonne la *Casquette*."

APRÈS MOI LE DÉLUGE !

Devise de l'égoïsme, cette expression s'emploie toutes les fois qu'on peut faire usage de cette autre phrase : Peu m'importe ce qui arrivera quand je ne serai pas de ce monde !

Quant à l'origine de cette expression, elle a cela de particulier qu'elle est due à une bouche royale.

Un jour, vers la fin de son règne où il avait travaillé lui-même et en connaissance de cause à la désorganisation sociale, Louis XV, sentant les vieux ressorts de la monarchie craquer sous de continuelles secousses, dit à Mme de Pompadour :

Au reste, les choses comme elles sont dureront autant que moi ! Le Dauphin s'en tirera comme il pourra ! *Après moi, le déluge !*

Ce mot fut accueilli, et le désordre de l'Etat valut ainsi (faible compensation) une expression proverbiale de plus à notre langue.

APRÈS VOUS, MESSIEURS LES ANGLAIS !

Cette expression, dit P. Larousse, date de la bataille de Fontenoy, gagnée le 11 mai 1745 par les Français, commandés par le maréchal de Saxe, sur les Anglais, alliés des Hollandais et des Autrichiens.

L'armée anglaise avait déjà beaucoup souffert, lorsque le duc de Cumberland eut l'idée de masser en une formidable colonne l'infanterie anglo-allemande et de charger en lignes serrées le centre de l'armée française. Cette sorte de bataillon triangulaire, qui est resté célèbre, s'avancait lançant la mort de tous côtés. Quand la tête de la colonne fut arrivée à cinquante pas des gardes françaises, les officiers se saluèrent réciproquement, et lord Hay, sortant des rangs, dit, en ôtant son chapeau :

Messieurs les gardes françaises, tirez !

Alors le comte d'Auteroche, s'avancant à son tour, répond à haute voix :

Après vous, messieurs les Anglais ! nous ne tirons jamais les premiers.

Cette courtoisie intempestive coûta cher aux nôtres ; une épouvantable décharge emporta complètement leur première ligne.

Depuis lors, *Après vous, messieurs les Anglais* est devenu une expression familière qui s'emploie comme refus poli dans le sens de : Je ne le ferai qu'après vous, à vous l'honneur de commencer.

RIFLARD

Le mot *riflard*, dans le sens populaire de parapluie, est dû à un personnage de la *Petite Ville*, pièce de Picard, représentée pour la première fois à Paris, le 18 mai 1801.

Cette pièce, la préférée de l'auteur, fut jouée avec succès sous l'Empire et sous la Restauration.

Or, un jour, l'acteur qui remplissait à l'Odéon le rôle de François Riflard, le héros de la pièce, s'avisa, pour charger ce rôle, de paraître armé d'un énorme et ridicule parapluie.

Depuis lors, cet accessoire a retenu le nom du personnage, et l'on a dit un *riflard* pour un parapluie, dans le langage familier.

A CORSAIRE CORSAIRE ET DEMI

Le mot *corsaire*, de l'espagnol *corsario*, venu de *corsa*, course qui se trouve en provincial et en italien, s'est dit d'abord des vaisseaux équipés dans les Etats barbaresques et faisant en tout temps la course contre les chrétiens ; puis, naturellement, il a passé aux hommes qui montaient les dits vaisseaux.

Or, ces hommes, comme on le pense bien, n'étant point tendres pour leurs semblables, on appela de leur nom, au figuré, tout être dur et impitoyable par cupidité ; d'où l'expression *A corsaire corsaire et demi*, signifiant qu'envers un homme agressif, difficile, il faut se montrer encore plus agressif, plus difficile ; littéralement : A un corsaire il faut opposer un corsaire et demi.